

universités, exclusion pure et simple de ces derniers de l'armée et de l'administration — cela dans l'attente de leur trouver un pays, mieux une île (Madagascar avait les préférences de Cuza), où ils pourraient se retrouver et fonder leur propre nation, loin de la Roumanie.

Le mouvement aurait sans doute très vite rejoint les poubelles de l'histoire, s'il n'avait compté dans ses rangs Codreanu. Car ce « Grand-Roumain » (qui s'appelait en réalité pour l'état civil Zelinski et était d'origine mi-polonaise mi-allemande) possédait un incontestable charisme, qui dépassait de loin le pauvre message antisémite de Cuza. Même ses plus irréductibles ennemis ne pouvaient dénier une certaine aura à ce géant de plus de un mètre quatre-vingt-dix, au visage romantique, au port de tête dominateur et au regard hanté, qui s'avouait beaucoup plus à l'aise dans les bagarres de rue contre les étudiants et les ouvriers communistes que dans les discussions de salon, et qui, en un langage populiste, se posait en défenseur des « petits », en particulier paysans, contre les « gros », « Roumano-Juifs », de Bucarest.

Son premier coup d'éclat avait stupéfié ses compatriotes : en 1923, à la tête d'une délégation de va-nu-pieds moldaves, il avait, sans rencontrer apparemment de résistance, forcé la porte du bureau du Premier ministre libéral Brațianu pour protester contre le déboisement des campagnes (c'était en quelque sorte aussi un pré-« écologiste ») et exiger l'application du fameux *numerus clausus* ! Quelques mois plus tard, on l'avait aussi soupçonné d'avoir planifié avec quelques camarades d'études enragés, un peu à la manière de la Cagoule française de 1936-1941, l'élimination physique d'une partie de la classe politique roumaine — charge dont il avait reconnu la réalité, mais pour laquelle il avait été néanmoins acquitté. Et, le 25 octobre 1924, il faisait « mieux » encore, abattant froidement en plein tribunal le préfet de police Manciu de

Jassy qui l'avait pourchassé. Il n'en était pas moins reparti libre trois semaines après, là aussi absous par des jurés non tant acquis à sa cause que tout à la fois séduits et effrayés par ce personnage hors du commun, en qui certains paysans voyaient une réincarnation des « haïdouks » ou « heïduques » de l'histoire des Balkans, ces Robin des Bois nationalistes qui luttèrent aux XVII^e et XVIII^e siècles contre les Turcs.

Dieu était donc bien aux côtés de cet homme qui — du moins l'affirmait-il — avait été « visité » en prison par l'archange Michel, venu lui confier, sous la forme d'une icône qui s'était « animée » devant ses yeux, la mission de sauver son pays en faisant surgir en son sein une élite d'« hommes nouveaux », capables, par la force de leur nationalisme et de leur foi, de provoquer une « renaissance spirituelle » de la Roumanie et de la remettre sur le chemin d'un « destin saint et glorieux⁹¹ ». Ainsi était née, contre le vieux Cuza totalement dépassé par cette avalanche de proclamations messianiques, la Légion du fameux archange, avec un discours non seulement plus mystique, mais aussi de tonalité plus révolutionnaire.

À côté de ses habituelles diatribes antisémites, Codreanu met en effet l'accent, à partir de 1927, sur l'orthodoxie et des objectifs chrétiens-sociaux mêlés d'anarchisme. Se réclamant pêle-mêle des Écritures, de Tolstoï et... de Gandhi, il promet ainsi aux paysans une répartition plus complète des terres, aux ouvriers, l'abandon du capitalisme « matérialiste », et à tous, rien de moins que la redistribution intégrale et égalitaire de la fortune nationale détournée par les Juifs et leurs « alliés cosmopolites » roumains des villes, qui, assure-t-il, « dort » dans les banques ! Et il ne se contente pas de parler. Il met lui-même la main à la pâte avec ses troupes. Devançant les théories maoïstes de l'« alliance des paysans et des intellectuels », il envoie ses jeunes légionnaires travailler dans les champs à la

récolte ou à des chantiers d'adduction d'eau. Et, au printemps 1929, l'on voit même ce croisé d'un genre nouveau, juché symboliquement sur un pur-sang blanc et revêtu du traditionnel costume folklorique, son chapeau agrémenté de plumes de dindons, sillonner les routes encore enneigées de Bessarabie, afin de rencontrer le « peuple authentique » et de l'« évangéliser ».

Début 1930, la Légion connaît une brutale mutation, lorsque Codreanu, tournant maintenant ses regards vers l'Italie du Duce, décide de la doubler d'un mouvement paramilitaire destiné à lutter contre le « communisme impie » : la Garde de Fer. Organisée de façon pyramidale sur une base de « nids » communautaires d'une dizaine de militants — de *fasci*, donc —, il s'agit d'une espèce d'« armée de résistance », censée prendre le maquis en cas d'« invasion bolchevique ». Ses membres arborent l'uniforme, la chemise verte frappée d'une grande croix blanche, ainsi que la svastika et, sur la poitrine, un petit sachet de cuir contenant une poignée de terre consacrée de la « Mère Patrie » !

Beaucoup plus agressive, cette nouvelle formation, qui bientôt se substitue de fait à la Légion, se lance alors dans une véritable stratégie terroriste de la tension, à base d'assassinats politiques presque suicidaires destinés à montrer l'« exemple » au peuple roumain. Il n'est ainsi pas rare qu'après une action — comme, en 1930, lorsque fut abattu le secrétaire d'État Angelescu, qui avait interdit une marche de la Légion en Bessarabie —, les meurtriers gardistes se livrent à la police. Dans la nouvelle doctrine du Capitanul (le « Capitaine »), comme tout le monde l'appelle désormais selon l'usage en cours dans ses troupes, le « sacrifice sanglant » constituait en effet le moyen, pour la nation, d'atteindre la résurrection ; et la mort héroïque acceptée, celui d'entrer au panthéon légionnaire. Car les gardistes rendaient un véritable culte à leurs « martyrs »,

qu'ils désignaient sous des noms légendaires, tels les « Vengeurs », les « Dix », ou encore les « Nicadori », terme forgé d'après les noms des trois meurtriers en 1933 du ministre libéral Ion Duca.

Pourchassée, plusieurs fois interdite, la Garde de Fer renaîtra sans cesse sous d'autres appellations tout au cours de la décennie 1930. Bénéficiant de complicités au sein de l'appareil d'État, à l'intérieur de certains partis et même, au début, dans l'entourage du roi, elle devient l'une des pièces essentielles de la vie politique roumaine. Elle séduit les paysans pauvres, mais aussi les déclassés, surtout les jeunes diplômés sans emploi, qui représentent près de la moitié de ses effectifs. Enfin, en l'absence d'un parti communiste ayant pignon sur rue (le PCR est dans l'illégalité depuis 1924), elle mord largement sur des catégories habituellement classées à gauche. L'une de ses bases les plus fidèles restera ainsi le cercle ouvrier des usines d'armement Malaxa, le Boulogne-Billancourt de Bucarest. Suprême consécration (et, sans qu'il s'en doute, ultime victoire pour lui), Codreanu entre en 1932, triomphalement élu, au Parlement, en compagnie de quatre autres députés gardistes.

Bien que nous ne disposions de la part de Cioran d'aucun document d'époque permettant de décrire sa mentalité d'alors (nous mettons de côté ce qu'il a pu en dire rétrospectivement, quarante ans plus tard, dans un de ses *Entretiens*⁹²), tout laisse à penser qu'il a éprouvé face à la Garde de Fer jusque vers 1932-1933 des sentiments en tout point comparables à ceux de l'écrasante majorité des Roumains : un solide mépris envers des thèses perçues moins comme dangereuses que comme stupides et sans le moindre avenir, teinté d'une secrète attirance pour la personne du Capitanul. Une ambivalence largement partagée : ce ne sera ainsi qu'avec les plus extrêmes réserves, en se faisant forcer la main par Nichifor Crainic, déjà

convaincu, que Mihai Polihroniade, un des membres de la « jeune génération » qui, avec ses amis de la revue AXA, se réclamait du fascisme mussolinien depuis plusieurs années et deviendra l'un des plus ardents propagandistes des « idées » de Codreanu, adhérera en 1932 à la Garde de Fer. Il la voyait auparavant — ce qui résumait l'opinion des intellectuels — comme un « mouvement de criminels dirigés par un ignorant » !

De fait, c'est seulement après cette date que toute ou presque toute la jeune intelligensia roumaine (à l'exception notable, semble-t-il, de Ionesco) va basculer vers l'extrême droite. En seront responsables la détérioration rapide du climat économique et politique intérieur, mais aussi, sur le plan international, la montée de l'hitlérisme d'une part et, de l'autre, l'affreuse famine des paysans ukrainiens de 1932 causée par la terreur soviétique qui aurait entraîné la mort de quatre à cinq millions de personnes. Enfin, sur un plan strictement intellectuel, il faut compter avec l'influence déterminante — on peut même parler de la fascination — qu'exerce alors sur les étudiants et les lettrés un personnage lui aussi hors du commun : le penseur, publiciste et aventurier politique Nae Ionescu.

Ce professeur de logique et de métaphysique de la faculté de Bucarest formé en Allemagne, dont Cioran suit les cours durant l'année universitaire 1931-1932, ne manque pas, il est vrai, de séduction. D'abord, il est jeune : né en 1890 (ou 88-89, car il entretenait un certain flou sur sa date de naissance), il n'a guère qu'une quinzaine d'années de plus que la majorité de ses élèves, ce qui tranche agréablement avec le reste d'un corps enseignant plutôt âgé. Ensuite, il a de l'allure. Toujours impeccablement habillé, les sourcils broussailleux sous lesquels pointe en permanence un regard ironique perçant, on plaisante beaucoup à Bucarest sur son apparence « méphistophélique ». Menant un train de vie largement inexplicé⁹³, ce

dandy, qui ne fait pas mystère de ses aventures féminines, est aussi un homme de pouvoir. Éditorialiste et rédacteur en chef depuis 1927 de *Cuvintul*, sans doute le meilleur quotidien d'opinion d'alors, il joue un rôle politique extrêmement important, et pas seulement par ses articles. Ayant milité pour la restauration de Carol II, il en devient un moment, après sa réinstallation sur le trône en 1930, le conseiller le plus écouté. Cioran le présentera même dans un entretien⁹⁴ comme l'homme le plus influent alors en Roumanie après le roi lui-même. L'expression apparaît un peu exagérée ; mais Ionescu a ses entrées partout, aussi bien à la cour qu'au Parti paysan et chez les libéraux. C'est enfin et d'abord un professeur aux idées pédagogiques originales et — ce qui ne gâche rien — qui les applique.

Adversaire résolu, dans la lignée du rejet schopenhauerien de la « philosophie universitaire⁹⁵ », de tout dogmatisme, sa dénonciation de l'« esprit de système » au profit d'une pensée « ouverte et aventureuse » fondée sur l'« expérience », l'*Erlebnis* déjà prônée par l'auteur du *Monde comme volonté et comme représentation*, dépasse la simple marotte spéculative. Elle influe directement sur la pratique de son enseignement. À peine si ce Socrate dandy condescend à aborder le programme ! En tout cas, il se refuse avec la plus grande énergie à donner des leçons *ex cathedra*. Le mot représenterait même à ses yeux une insulte. Ses cours se veulent des conversations libres, d'âmes à âmes, dont il demande aux étudiants de déterminer eux-mêmes le thème (Cioran lui proposera un jour celui... des anges⁹⁶), sur lequel il improvise sans notes, ni d'ailleurs sans s'y sentir le moins du monde tenu.

L'important en philosophie, comme il se plaît à le répéter, ne réside-t-il pas dans la démarche qu'elle met en œuvre ? Les sujets dont elle se saisit ne revêtent donc qu'un intérêt marginal en regard des transformations qu'elle peut, qu'elle *doit*, induire chez ceux qui la prati-

quent. Bref, la philosophie s'identifie pour lui à un « style de vie », grâce auquel chacun doit parvenir à « bâtir sa propre individualité ». Lui n'est qu'un « éveilleur ». Son rôle, le rôle du philosophe, se limite, dit-il, à produire chez ses interlocuteurs cette « anxiété métaphysique », qu'il définit comme la « vraie pensée », en ce qu'elle seule peut faire naître une interrogation profonde et vivante, en lieu et place des réponses dogmatiques usuelles. Il termine d'ailleurs régulièrement ses cours en exhortant ses auditeurs à « expérimenter la vie » plutôt que la réduire à des formules abstraites et à « conquérir leur voie propre ». Et sur ce point aussi, il innove. Lors des oraux des examens, il laisse ainsi le plus souvent aux étudiants le choix de leur sujet. Et s'ils ne savent vraiment rien sur Kant ou Hegel, qu'ils lui rendent compte alors du dernier livre, même un roman, qu'ils ont lu⁹⁷ ! Dans le cas où l'exercice s'avère concluant, cela peut même entraîner la commande d'un article pour *Cuvintul*. Car Ionescu sait distinguer les élèves de qualité, qu'il fait travailler dans son quotidien. On n'en comprend que mieux l'adoration qu'il suscite chez les plus personnels, donc aussi les plus intéressants, d'entre eux. Bref, il est un peu la puissance tutélaire de la « jeune génération » en formation. Dans un article paru en 1937, Cioran ira jusqu'à dire n'« avoir jamais connu personne d'autre qui vous oblige autant à être vous-même⁹⁸ » que lui.

En tant que penseur, Nae Ionescu se rattache au courant traditionaliste. Toute la réflexion de ce logicien part d'une critique de la rationalité. Rejetant le positivisme du XIX^e siècle, dont il fait remonter l'origine au cartésianisme et auquel il reproche d'avoir rendu le monde inintelligible, il souligne au contraire l'importance de l'« intuitif ». À la suite des spiritualistes russes, il proclame même la supériorité « définitive » de la foi religieuse sur la raison pour pouvoir se situer dans l'Univers. Et affirmant, en

reprenant sur ce point Chestov, que l'homme a « péché » lorsque, passant outre aux mises en garde répétées du Créateur, il a recherché la Connaissance au paradis, il affirme à l'inverse qu'il n'y aura de salut pour lui que s'il se dissocie à nouveau du savoir pour « redevenir un avec Dieu au travers de l'expérience », en particulier celle de la douleur et par-dessus tout de la mort, dont on ne voit pas bien au demeurant s'il la considère d'un point de vue physique ou symbolique. En dépit de ses proclamations antirationnalistes, il ne rompt cependant pas avec toute nécessité d'un raisonnement. De même que certains penseurs marxistes ont pu évoquer l'existence, dans les années 1950-1960, d'une « logique communiste », voire « prolétarienne », il se dit à la recherche d'une « logique orthodoxe », à l'élaboration de laquelle il prétend travailler mais qui restera bien sûr pour toujours dans les limbes de son cerveau...

Avec le recul d'ailleurs, sa réflexion apparaît non seulement moins originale qu'elle ne pouvait le sembler sur le moment, mais même assez convenue et contradictoire. La vérité, c'est qu'elle n'est qu'un montage hâtif et instable d'idées hétéroclites. Une bonne part de son éthique et ses conceptions pédagogiques proviennent ainsi des thèses de la *Lebensphilosophie* allemande, notamment de l'École de Darmstadt et, en particulier, de celles de Keyserling, qui célébrait déjà, contre l'esprit de système, le « jeu polyphonique des expériences vécues ». À quoi il ajoute, dans ses articles théoriques de *Gindirea*, une pincée de vulgate nietzschéenne, un peu d'existentialisme kierkegaardien et de solides emprunts aux spiritualistes russes. Cela peut faire une doctrine, non une philosophie personnelle.

Bref, à l'inverse de son discours socratique ouvert, Ionescu n'est lui-même, en tant que penseur, rien d'autre... qu'un banal idéologue. Loin de forger, comme il le prétend et le croient ses étudiants enthousiastes, une

nouvelle morale, il ne fait que se saisir d'un peu tout ce qui passe alors pour neuf afin de conforter des positions prétendument métaphysiques, mais qui émanent en fait essentiellement de son ambition de jouer un rôle majeur dans la conduite du pays. L'influence néfaste qu'il exercera sur la jeune génération viendra de cette ambiguïté, que Cioran résumera parfaitement en 1990 dans l'un de ses derniers entretiens⁹⁹ : le malheur naîtra de ce que les jeunes Roumains des années 30 prendront pour un guide moral quelqu'un qui n'était en fait qu'un simple « aventurier » séduisant, qui ne « roulait » que pour lui. Bien vu, quoique un peu tard...

Politiquement, Ionescu fait profession d'antidémocratie, mais à sa manière. Rejetant le régime parlementaire, il lui oppose, à mi-chemin d'un traditionalisme conservateur et d'un révolutionnarisme d'extrême gauche, une organisation patriarcale cimentée par la religion orthodoxe, qu'il agrmente d'une touche de démocratie directe anarchisante, en la faisant procéder d'une pyramide de « conseils » (*sfaturi*) — donc plus ou moins de soviets — paysans. Et il développe toute une théorie extrêmement volontariste, quasi « énergétique », de l'action politique, entrevue comme la possibilité de faire surgir, presque, pourrait-on dire, par la seule injonction, une nouvelle réalité.

Grand connaisseur de la mystique juive (sans doute moins, cependant, qu'il ne le pense ou ne veut le faire penser), Ionescu n'a rien, non plus, d'un antisémite vociférant à la Cuza. Dans les années 20, il passerait même plutôt à Bucarest pour un « ami des Juifs ». Parmi ses admirateurs, on compte en effet de nombreux jeunes israélites, qui le vénèrent ; et il s'enorgueillit beaucoup du fait que les membres d'un cercle sioniste de la capitale lui aient demandé à plusieurs reprises des conférences sur la comparaison des mystiques juive et orthodoxe. En même

temps, il aime à disserter sur l'« esprit juif ». En 1926, il publie ainsi une longue série d'articles dans lesquels il critique les conséquences « funestes » du judaïsme, notamment *via* l'« architecture monumentale du spinozisme », sur la « sécularisation de la société » et sa perte corrélative de transcendance, au point qu'il prétend, dans ses conclusions, que la conscience occidentale s'est retrouvée « déviée », « falsifiée » même, depuis le XVII^e siècle, par cet « élément étranger et inconnu ».

Certes, il convient de noter que, cette critique, Ionescu l'adresse généreusement aussi bien au judaïsme qu'à Descartes, à la Réforme et à la Révolution française ; et qu'elle est exempte chez lui de la moindre attaque envers les Juifs en tant que personnes, communauté ou peuple, dont il loue au contraire la tradition exégétique. Et l'on peut, comme Nietzsche, rejeter le système de valeurs « judéo-chrétien » sans en tirer, pour autant, de conclusions antisémites. Il n'en reste pas moins qu'un pas seulement sépare cette critique d'un antisémitisme déclaré. Et sans doute peut-on suivre Leon Volovici, l'auteur de l'ouvrage de référence en ce domaine, *Nationalist Ideology and Anti-Semitism : The Case of Romanian Intellectuals in the 1930s*¹⁰⁰, lorsqu'il remarque que, emporté bien souvent par ses sentiments profonds, Ionescu « ne cesse [dans ses articles] de souligner les qualités du judaïsme, afin de mieux en mettre en avant les dangers ». Une logique contournée qui le mènera bientôt à des affirmations bien moins nuancées, et que l'on retrouvera, exacerbée, chez le Cioran de *Schim-barea*.

D'une façon générale, on peut dire en résumé de toutes ces thèses — en particulier, celles de l'« héroïsme nécessaire » et de la « mort salvatrice » — qu'elles jouent comme des justifications potentielles de la pratique politique gardiste. Pendant longtemps, la convergence n'excédera cependant pas la rencontre, purement fortuite ou

presque, d'un *Zeitgeist*, d'un esprit ou d'un air du temps, commun. En d'autres circonstances, il est d'ailleurs vraisemblable que les choses en seraient restées là. Mais lorsque, au tournant des années 1932-1933, l'hitlérisme commence à triompher en Allemagne, qu'en Roumanie l'agitation sociale s'installe et que, sur un plan personnel, Ionescu se voit progressivement évincé de la Cour par la camarilla qui entoure Magda Lupescu, tout bascule. Sans doute moins par réelle conviction que par rancœur à l'égard de Carol II, Ionescu se rapproche alors de Codreanu. Au début de 1933, il embouche dans ses éditoriaux la trompette de la révolution spirituelle qui « déferle sur l'Europe » — un des thèmes de la rhétorique du Capitánul. Et ses thèses perdent petit à petit les ambiguïtés qu'elles recelaient et qui les rendaient (relativement) inoffensives, pour se transformer en de véritables armes dans le combat qui s'engage entre la démocratie roumaine, ou le peu qu'il en reste, et la force montante de la Garde de Fer, qui joue un rôle majeur dans les grandes grèves de février 1933. À la vérité, on ignore d'ailleurs toujours si le professeur en fut un membre effectif. Aux yeux des gardistes, le point semble cependant de peu d'importance : ils tiennent en Ionescu « leur » idéologue, qu'ils lisent et défendent avec passion.

Une conversion qui va en précipiter beaucoup d'autres. Les jeunes intellectuels, qui méprisaient jusqu'alors la « bande à Codreanu », la considèrent dorénavant d'un autre œil. Le premier, et sans doute le plus profondément touché, sera Eliade, qui devient par ailleurs à la rentrée de septembre 1933 l'assistant du Maître à l'université¹⁰¹. En dépit de ses dénégations répétées dans ses divers *Mémoires*, on peut dire que le futur grand historien des religions remplit, à partir de cette époque, face à la Garde de Fer, le rôle de ce qu'on appelait au temps du communisme triomphant le « compagnon de route », sympathisant met-

tant ses talents de publiciste au service de l'organisation, tout en conservant une apparente « distance critique » face à elle. Dans ses articles, on le voit, lui aussi, évoquer la nécessité d'un « redressement moral » de son pays et en appeler à l'apparition d'un « homme nouveau » — des thèmes qui ne trompent bien sûr personne sur la nature de ses engagements. Plus jeunes, Noica (qui étudie depuis 1931 en Allemagne puis à Paris, mais suit de près les débats idéologiques roumains) et Cioran se contentent, eux, de se laisser porter par les nouvelles idées du professeur, dont les positions se radicalisent d'année en année, presque même de mois en mois.

En 1934, Ionescu lancera ainsi toute une polémique théologique, mais en réalité des plus politiques, quand il affirmera, dans la préface du roman d'un de ses admirateurs juifs de la jeune génération, Mihai Sebastian, que le peuple de Moïse, ayant ignoré le Messie, ne peut espérer un quelconque salut et sera voué à une damnation éternelle ! Eliade s'insurgera bien avec Noica contre la résurgence de cet antisémitisme chrétien pur et dur ; mais l'admiration et le mimétisme finiront par vaincre ses réticences morales. En 1937, il collationnera les articles de son « guide » en un volume¹⁰², en le présentant dans l'introduction comme « le grand professeur de son peuple » !

En butte désormais à une hostilité croissante de la part du Palais (car la Garde, jadis royaliste, devient féroce antimonarchiste), Ionescu prend de plus en plus ouvertement parti, dans les colonnes de son journal, pour Codreanu. Sans plus de soutien financier, *Cuvintul* battant de l'aile, reçoit-il alors des subsides des services de propagande allemands ? Rien ne permet de l'affirmer. Toujours est-il qu'on le voit maintenant plaider pour un renversement d'alliance en faveur de Berlin. Et, en 1938, il célèbre en une de son quotidien la « Grande Révolution Allemande » (avec majuscules de rigueur) de Hitler ! Incar-

céré à l'automne 1939 avec d'autres membres ou sympathisants de la Garde de Fer (dont, pendant un temps, Eliade), il transformera sa détention en un véritable séminaire d'endoctrinement. Relâché six mois plus tard pour raisons de santé, il mourra brutalement au milieu de l'année 1940 d'un arrêt du cœur. Et son enterrement sera suivi, dans les rues de Bucarest, par des milliers de personnes, dont un détachement en grande tenue des légionnaires. Il allait avoir cinquante ans.

Ainsi disparaissait le grand pervertisseur politique de la jeune intelligentsia roumaine de l'entre-deux-guerres. Son influence, qui ne fut pas que négative — il avait tout de même donné à ses étudiants le goût d'une certaine liberté, et tous s'en souviendront —, devait largement lui survivre. Dans « ses » idées (nous mettons des guillemets, car, comme nous l'avons vu, elles n'étaient que très peu les siennes), on aura déjà reconnu bien des thèmes du Cioran français. Même devenu un dissident de Ceaușescu, Noica refusera toute sa vie de le renier. Quant à Eliade, qui ne parlait jamais de lui sans émotion, il lui voua un culte jusqu'à sa mort, et, à la fin des années 60, lui consacra une notule littéralement démesurée eu égard à sa « célébrité » exclusivement roumaine, au peu d'originalité de sa pensée et à son absence d'œuvre écrite, dans l'imposante *Encyclopedia of Philosophy* de l'université de New York¹⁰³. Même mort, Méphistophélès était toujours aussi séduisant...

Considérer, à l'instar de l'écrivain et critique Gheorghe Calinescu dans sa monumentale *History of Romanian Literature*¹⁰⁴ de 1948, l'auteur de *Pe culmile disperarii* (« Sur les cimes du désespoir »¹⁰⁵) comme un simple « épigone exalté du professeur existentialiste Nae Ionescu » serait aujourd'hui un contresens intenable. Avec le recul, ce premier livre publié en 1934 aux prestigieuses Presses de la Fondation royale Carol II pour la littérature et les arts, en même temps que *Nu* (« Non ») de Ionesco et *Mathesis* de

Noica¹⁰⁶, nous semble, à nous, lecteurs de la fin du xx^e siècle, une part indiscutable de l'œuvre de Cioran.

Dans cette espèce de journal philosophique intime traversé par un pessimisme radical (« Pourquoi je ne me suicide pas ? Parce que la mort me dégoûte autant que la vie¹⁰⁷ »), un grand scepticisme et un relativisme historique niant toute idée de progrès (« En quoi vaut-il mieux vivre aujourd'hui plutôt que dans l'Égypte ancienne ? (...) Chaque époque constitue un monde en soi, enfermé dans ses certitudes, jusqu'à ce que le dynamisme de la vie et la dialectique de l'histoire aboutissent à de nouvelles formules tout aussi limitées et insuffisantes¹⁰⁸ »), nous reconnaissons en effet d'emblée une « voix » devenue familière. S'y trouve aussi déjà ce qui constituera plus tard l'une des plus grandes « marques de fabrique » du Cioran français : ce balancement permanent entre plusieurs postulations opposées présentées comme également vraies, entre lesquelles aucun choix ne semble possible. L'auteur de *Pe culmile* fait même de cette ambivalence l'assise paradoxale d'une revendication d'identité : « Il y a en moi plus de confusion et de chaos que l'âme humaine ne devrait en supporter. (...) Je suis la contradiction absolue, le paroxysme des antinomies et la limite des tensions ; en moi tout est possible, car je suis l'homme qui rira au moment suprême, à l'agonie finale, à l'heure de la dernière tristesse¹⁰⁹. » Tout cela exprimé, comme l'illustrent ces quelques extraits, avec beaucoup plus d'extrémisme, d'*exaspération*, que dans son œuvre française. Au point que l'on croit parfois avoir affaire à une sorte de Lautréamont philosophe visité par les nihilistes russes et les futuristes italiens. Dada n'est même pas loin de l'énergumène qui proclame, sans point d'exclamation, comme si cela allait de soi : « Que toute forme devienne informe et que le chaos engloutisse dans un vertige universel tout ce qui, en ce monde, possède structure et consistance. Que tout soit

fracas dément, râle colossal, terreur et explosion, suivis d'un silence éternel et d'un oubli définitif¹¹⁰. »

Dans ce livre *spectaculairement* outré, qui dramatise tout et entoure chaque propos d'un halo « démoniaque », apparaissent même çà et là des phrases d'une concision parfaite, qui annoncent la manière aphoristique de l'auteur des *Syllogismes de l'amertume*. Ainsi, par exemple, de cette sentence provocatrice, qu'on retrouvera en 1949 dans le *Précis* : « Pour éveiller le monde, il faut exalter la paresse. C'est que le paresseux a infiniment plus de sens métaphysique que l'agité¹¹¹. » Et, au milieu de longs flux abscons de concepts, on repère des remarques plus personnelles, qui contiennent, comme à l'état de « matrices », des thématiques entières du futur Cioran. C'est le cas de l'attaque contre le prophétisme (« Je n'aime pas les prophètes, ni non plus les fanatiques qui n'ont jamais douté de leur mission ni de leur foi¹¹² »), qui rappelle (et en semble presque le brouillon) tout le début du *Précis*. De même celle contre la sagesse — « Je hais les sages pour leur complaisance, leur lâcheté, et leur réserve. J'aime infiniment plus les passions dévorantes (...) ¹¹³ » —, laquelle se verra reproduite presque mot pour mot, près de quarante ans plus tard, en 1972, dans *De l'inconvénient d'être né*¹¹⁴.

On dit souvent des grands écrivains qu'ils se trouvent déjà entièrement dans leur toute première œuvre. Cette maxime se vérifie donc dans le cas du jeune Cioran, en possession à vingt-trois ans de la plupart de ses thèmes. Plus important encore, il dispose aussi dès cette époque de presque toutes ses attitudes mentales ultérieures, quand ce n'est pas, en partie, de son style. Malgré un laisser-aller évident de l'expression, *Pe culmile* n'est en effet nullement écrit, ainsi qu'ont pu l'assurer certains commentateurs et Cioran lui-même¹¹⁵, n'importe comment. C'est au contraire un livre presque parfait dans son genre, mais qui

confie pour l'essentiel à la violence de son propos le soin de faire « tenir » l'ensemble. Un style frénétique, au demeurant tout à fait cohérent avec le parti pris existentiel et vitaliste du livre, que Calinescu pouvait assez légitimement rattacher en 1948 — puisque le Cioran français n'avait pas encore écrit une ligne — à l'influence de Ionescu.

En dépit de ses éléments originaux et déjà « cioraniens », *Pe culmile* baigne en effet dans une logorrhée doloriste, héroïque et irrationaliste, qui était bien l'une des marques idéologiques principales de son époque. Le mot « expérience » — terme phare, comme nous l'avons vu, de la pensée de Ionescu, mais aussi de toute la « philosophie de la vie » allemande des années 20 — revient ainsi presque à toutes les pages, tout comme ceux d'« irrationnel » et d'« irrationalisme », invariablement chargés d'une valeur positive. On y parle sans cesse de la « folie » et de la « mort » — cette dernière présentée comme l'épreuve suprême où tout se révèle. Les « chaos », « chaotique », « démonisme », « démoniaque », « danger », « risque » et « anxiété » y prolifèrent par centaines. Seul semble importer, aux yeux de l'auteur de *Pe culmile*, ce qui est « grand », « paroxystique », « inspiré », « subjectif », surgissant des tréfonds de l'âme, et par rapport auquel les productions de la raison, de la mesure ou de la réflexion semblent choses mesquines, ridicules, étriquées, sans avenir.

On n'y compte pas non plus les phrases qui, dans un nietzschéisme de vulgate, flétrissent la morale pour lui opposer l'« affirmation de soi », voire une affirmation pure ramenée à son principe, fondatrice de façon spontanée de nouvelles valeurs, telle, par exemple : « Tout ce qui est réellement moral commence après que la morale a été évacuée¹¹⁶. » On y voit salué, appelé, « le triomphe de l'*arbitraire absolu*¹¹⁷ », ces deux derniers mots soulignés afin qu'en soit marquée l'importance. Et cela va jusqu'à ce véri-

table slogan anti-intellectualiste : « Pourquoi tant de problèmes, de discussions et d'emportements ? (...) Halte à la philosophie et à la pensée ¹¹⁸ ! » OÙ le Cioran de *Pe culmile* semble — on pourrait ajouter presque sans nuances, à l'exception de celles, marginales, que son scepticisme insère par instants comme à son corps défendant dans le cours de ses raisonnements ou proclamations et qui entrent en contradiction avec le reste du livre — sous l'entière domination d'une idéologie proprement vitaliste, accordant un primat absolu à l'individu, sa volonté, ses désirs, ses instincts.

Pour avoir été écrits d'évidence plus vite et dans un souci de séduction plus immédiat, les articles qu'il donne à partir de l'année 1932 aux grandes revues roumaines de son époque, *Calendarul* (« Le Calendrier »), *Florea de foc* (« La Fleur de feu »), *Azi* (« Aujourd'hui »), *Vremea* (« Le Temps »), *Discolobul* (« Le Discobole ») et, bien sûr, *Gindirea*, témoignent, d'une façon plus nette encore, de son attachement à cette conception, qui fut en Allemagne l'une des pierres d'angle de l'idéologie nazie. Dans l'un de ses plus célèbres textes d'alors, très commenté à Bucarest à sa publication, *Prea multa claritate!* (« Assez avec la clarté ! »), on verra ainsi le futur admirateur (contradictoire, il est vrai) et grand serviteur de notre langue s'en prendre avec violence au « sentiment français de la vie », lequel, écrit-il, « n'éclaire rien et rayonne faiblement, manquant même des séductions de la lumière crépusculaire ¹¹⁹ » ! Bref, prototype du jeune intellectuel brillant des années 30, Cioran semble prendre plaisir à porter à l'extrême les thèmes « à la mode » de son époque, sans se soucier, bien sûr, nullement de leurs conséquences possibles.

« *La Vie, ma divinité d'alors* » : ainsi se conclut le célèbre passage de la « Lettre à un ami lointain » d'*Histoire et Utopie* ¹²⁰, adressée à Noica, où Cioran revient en 1960 sur ses positions philosophiques et politiques de jeunesse. Façon

de reconnaître que le rejet de la démocratie ne fut pas pour lui qu'un « errement » fortuit, mais bel et bien le résultat d'une croyance en une « idée » : d'un engagement dans une idéologie, dans ce qu'il nommera plus tard une « utopie ». Son long séjour en Allemagne de deux ans, suite à l'obtention d'une bourse d'études de la Fondation Humboldt, de septembre 1933 à juillet 1935, va le confronter aux conséquences politiques concrètes, pas tout à fait encore prévisibles, de cet engouement pour « les forces irrationnelles de l'existence¹²¹ » dont il faisait l'apologie dans son premier livre : le nazisme, qui, de force minoritaire, va se lancer en quelques mois seulement devant ses yeux, *au nom même de la Vie*, dans l'une des aventures les plus mortifères de toute l'histoire de l'humanité.